

Stéphane BOURDIN, Julien DUBOULOZ & Emmanuelle ROSSO (Ed.), *Peupler et habiter l'Italie et le monde romain : études d'histoire et d'archéologie offertes à Xavier Lafon*. Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2014. 1 vol. 237 p., nombr. ill. coul., cartes, plans (ARCHÉOLOGIES MÉDITERRANÉENNES). Prix : 30 €. ISBN 978-2-85399-927-4.

Avec vingt articles, réunis en trois grands thèmes (Conquêtes et peuplement de l'Italie et de la Gaule ; La ville. Urbanisme, architecture et décors publics : Le bâtiment. Formes et techniques architecturales, décor), le livre *Peupler et habiter l'Italie et le monde romain* rend hommage à Xavier Lafon qui construit depuis quarante ans une œuvre cohérente et diverse faisant école. Les articles traduisent chacun à leur façon la richesse de sa pensée, les méthodes de l'historien, de l'archéologue, du fin connaisseur des textes. Ils montrent aussi que parfois, érudition, grande connaissance de l'historiographie et études de terrain permettent d'affronter les polémiques et de contrer les débats stériles (Gilles Sauron). Comme pour les deux autres parties du livre, une brève introduction aurait donné une certaine cohérence aux quatre textes de la première partie. Emmanuèle Caire y fait la démonstration de l'importance des fragments pour mieux comprendre un passage de l'histoire de Rome méconnu ou contesté. Il s'agit ici d'affronter la question du siège de Bola et de la lapidation en 414 av. J.-C. du tribun consulaire M. Postumius Regillensis. E. Caire prouve que le personnage sur le point de mourir, « presque mort », ne peut être que le tribun militaire de 414, Postumius ou, à la rigueur, son questeur P. Sextius, sa lapidation ayant retenu l'attention des érudits romains et servi d'*exemplum* lors d'autres épisodes opposant soldats avides de butin et mauvais chefs orgueilleux, insolents, questeurs, consuls, tribuns de la plèbe. Mais ces épisodes cruciaux des débuts de la République romaine traitent aussi du statut des tribuns militaires à pouvoir consulaire, du siège de Veies, de la guerre contre les Eques, des rivalités entre les grandes familles patriciennes et plébéiennes, des révoltes d'esclaves, pestes, premiers lectisternes et fonctionnement des institutions archaïques. Stéphane Bourdin affronte la question du regard de Rome sur les peuples conquis « barbares à exterminer » et la façon dont s'est construite cette rhétorique souvent éloignée des réalités archéologiques. L'article laisse un peu le lecteur sur sa faim car de Domenico Musti à Emilio Gabba, de Jérôme France à Olivier Buschenschutz ou Françoise Audouze, de Michel Humbert à Michel Reddé, ces sujets ont été largement traités, et de façon convaincante. L'ethnographie de l'Italie est parfaitement connue, tout comme la rivalité entre les généraux romains. Même la réception des chefs romains par les Celtes ou la pratique des têtes coupées font désormais l'objet d'une telle abondance de recherches que l'article en perd de sa pertinence ou de son intérêt. Et ce d'autant plus que Sylvie Pittia aborde en quelques pages à la fois la question des Italies, de l'ethnologie et de la géographie de la péninsule et le mode de construction du discours romain. Anne-Marie Adam et Stephan Fichtl se focalisent quant à eux sur l'archéologie des demeures aristocratiques proto-historiques. Ils illustrent parfaitement et avec subtilité que l'aristocratie celte n'est pas uniforme et que, selon les époques et les lieux, elle a pu vivre dans les *oppida* ou dans de riches demeures rurales, parfois dans les deux à la fois, puis en ville, là où l'aristocratie a dû être présente pour peser sur les nouvelles formes d'organisation du pouvoir, de l'économie et de la société. Hiérarchiser les habitats et les décrire selon des

critères précis (plan, matériaux, sépultures, vestiges mobiliers) posent les bases du renouvellement des recherches. Variété des situations, lenteur des processus de transformation, pour ne pas dire d'acculturation, l'article dresse un bilan savant et ouvre des perspectives de recherches d'une grande acuité. La deuxième partie sur la ville regroupe neuf articles où manque, là encore, une courte présentation synthétique. Jean-Yves Marc pose la question cruciale du modèle de l'urbanisme hellénistique, perçu surtout grâce aux recherches archéologiques. Les connaissances ont été bouleversées depuis trente ans par les découvertes de Pella, Verghina, Dion, et l'effort de publications et de mise en valeur a été considérable. L'ancienneté de l'urbanisme macédonien est désormais avérée et permet de mieux le comparer à l'évolution des villes hellénistiques. La mise en scène du pouvoir (construction de terrasses, de théâtres, organisation du parcours des cortèges, décor des monuments, tombes et palais) font l'objet d'une recherche de tout premier plan. Ainsi, Thessalonique peut-elle être étudiée dès les travaux voulus par Cassandre en 316, grâce à un minutieux travail de terrain et d'archives. La monumentalité des capitales royales est redéfinie et mieux datée, ce qui remet en question l'idée des influences, des modèles : Priène, Milet, Éphèse, la Carie se trouvent confrontées à la Macédoine dans une remise en question des datations de leur urbanisme. Les huit autres articles traitent de questions plus ténues et apportent moins d'éléments au renouvellement des connaissances, même si Elsa Sagetat-Basseul remet en cause à Glanum aussi chronologie et topographie des phases d'urbanisation. Dans la plaine du Pô et en Cisalpine, Corine Rousse met en évidence la place que les aménagements hydrauliques ont tenue (canaux artificiels, chenaux naturels, ingénierie hydraulique) ; traditions indigènes de maîtrise des milieux humides et savoir-faire romain ont conjugué leurs efforts pour transformer la Cisalpine, d'Aquilée à Concordia. Les travaux des géographes (Gilles Arnaud-Fassetta notamment) et des historiens et archéologues apportent un éclairage indispensable à la connaissance du paléo-environnement et de l'urbanisme, mais aussi aux capacités techniques des ingénieurs romains, capacités vantées par Vitruve et aujourd'hui attestées par l'archéologie. L'article aurait pu être rapproché de celui de Sophie Bouffier sur l'hydraulique des cités grecques, voire avec celui de Pierre Excoffon sur le vivier de Fréjus. La question de l'importance des documents d'archives, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, pour étudier aujourd'hui les monuments antiques, est abordée tant par Pierre Gros que par Antonio Monterroso et Stéphanie Zugmeyer sur Arles et Orange, et par l'étude des trois ou quatre plaques aux aigles porteurs de guirlandes du théâtre d'Orange, documents connus de façon fragmentaire, qu'Alain Badie, Jean-Charles Moretti, Emmanuelle Rosso et Dominique Tardy tentent de reconstituer. Ces motifs semblent une spécificité provinciale. L'étude est minutieuse, la documentation très riche, les champs combinatoires des décors fort bien explicités. Cependant, plus les auteurs élargissent leur corpus et montrent qu'aigles, cygnes, guirlandes ont servi de répertoire aussi bien sur des monuments de Rome que sur des monnaies, et moins on est convaincu que l'exemple d'Orange est le modèle typique d'un art, voire d'un programme provincial. Souveraineté, piété, puissance jovienne, rites funéraires montrent au contraire une certaine banalité d'utilisation de registres iconographiques dont les variantes sont certes importantes, mais n'ont peut-être pas autant de signification et de portée que le voudraient les auteurs. Un corpus étendu à l'ensemble du monde romain et séparant mieux modèles initiaux, imitations,

influences, interprétations, tenant plus compte de la chronologie et du rôle à la fois des artistes et des commanditaires, rendra sans doute ces études plus convaincantes. Enfin Antonio Monterroso ébauche une recherche comparative des théâtres d'Italie (Rome surtout) et de Narbonnaise. Ces recherches montrent que l'étude comparative des décors amène à repenser les influences idéologiques, artistiques (statues de César, d'Auguste), politiques (*domus regia*, modèle apollinien, complexes du Palatin et du Champ de Mars et constructions provinciales) et à concevoir différemment les processus dits de romanisation et la rapidité avec laquelle la propagande impériale se répand dans les provinces. Ces articles et celui de Jean-Pascal Fourdrin consacré à l'enceinte de Carcassonne étudiant restaurations, emplois, bouchements mettent en évidence la relativité de la notion d'authenticité, la modestie nécessaire dans la didactique face à un large public et toute la vanité de certaines restaurations. Archéologie et archives, mise en valeur touristique d'un site forment un tout où la connaissance de l'époque romaine et le souci patrimonial vont de pair. Les aspects techniques n'ont pas manqué d'être abordés, rendant artificielle la place d'autres articles dans la troisième partie, ainsi celui d'Évelyne Bukowiecki, qui traite du décor apparent dû à l'usage de la brique que l'on a trop longtemps considérée comme élément secondaire de décor puisque enduite alors qu'il n'en est rien, au moins à partir de l'époque sévérienne. Dans la troisième partie, l'article de Gilles Sauron tient une place spéciale. En effet, avec humour, alacrité et âpreté, G. Sauron livre de belles pages sur l'interprétation des décors en général et des grandes scènes des *villae* de la fin de la République en particulier. Il affronte certains de ses collègues italiens ou anglais qui n'hésitent pas à trouver son esprit trop prétentieux et trop tortueux (je traduirais bien volontiers le *cervellotica* italien par « trop intelligent »), pour les traiter en retour de désinvoltes, ignares, dangereux ou loufoques. Il est rare que ces mots-là soient écrits mais ces paroles émaillent souvent les colloques. G. Sauron manie l'érudition avec élégance, cite textes antiques et éléments de décor avec justesse et reste toujours prudent dans ses interprétations, même s'il n'hésite pas à construire certaines hypothèses de façon peut-être trop subtile (celle par exemple sur l'interprétation alors même qu'il sait que d'autres solutions peuvent être avancées : les génies masculins et féminins font-ils référence aux génies étrusques ou évoquent-ils des saisons ou des vents ? G. Sauron affirme que les décors commandés par l'aristocratie romaine en Campanie ont pu être très différents de ceux dont elle usait dans ses *domus* à Rome. Il faudrait plus d'explications sur ces écarts de comportement pour convaincre. Qui sont les commanditaires et les exécutants ? Quelle marge y a-t-il entre la commande et l'exécution ? Quelle est la place laissée à la liberté artistique ? Quelles contraintes ont été imposées par les modèles, les goûts, les croyances ? G. Sauron a certes abordé ces sujets ailleurs mais cet article aurait pu reprendre quelques-uns de ces points et servir de fil conducteur au livre. Sur ce thème du décor, l'article de Daniela Matejivc Poljak sur le motif du rinceau peuplé dans le palais de Dioclétien à Split aurait pu être mieux lié au groupe des recherches consacrées au décor ou à l'article de G. Sauron. Là encore, une introduction thématique fait défaut. En effet, à Split, on se trouve dans un palais d'époque tardive, dans une recherche portant sur les ateliers et les sculpteurs, sur la commande et la diffusion des modèles, alors que cette approche manquait dans le groupe de textes consacré aux plaques des théâtres de Narbonnaise. Un autre article fondamental et novateur est celui rédigé par Hélène Dessales à propos de malfaçons dans les

bâtiments romains. Il aborde systématiquement ce que les sources littéraires ou épigraphiques romaines ont mentionné, et que les architectes et archéologues notent de plus en plus souvent, à savoir les distorsions entre projet et plan initial d'une construction, malfaçons dues à la mise en œuvre, aux mauvaises études des matériaux utilisés ou des fondations, voire des sols. Ces faits auxquels l'architecture est confrontée depuis toujours sont ici systématiquement inventoriés, tant à partir des textes que des chantiers archéologiques. Enfin, deux articles abordent le thème de la *domus* et des *praedia*. Renaud Robert et Anca Lemaire reprennent la question du double atrium, ou du grand atrium et de l'*atriolum* dans la mesure où, de Cicéron à Pline le Jeune au moins, la fonction de la maison, le mode de réception, le cheminement somptueux vers le péristyle ont évolué, traduisant des choix délibérés de la part de l'aristocratie ou des « bourgeoisies municipales ». Là encore se pose comme fil conducteur à plusieurs des articles de l'ouvrage la question des commanditaires, des artistes (l'architecte Diphile pour la villa de Quintus Cicéron) et ateliers, de la circulation des modèles, et de la chronologie et géographie des influences, voire de l'adaptation à la topographie ou aux moyens du propriétaire lorsqu'on supprime le *tablinum* par manque de place ou que l'on renonce au second atrium faute de place pour un espace prestigieux. Adaptation au lieu, innovation, soucis économiques que l'on retrouve chez Pierre Excoffon qui étudie un vivier de Fréjus, lieu de stockage temporaire ou structure d'élevage pérenne. Julien Dubouloz clôt avec maestia ce bel ouvrage. L'État est intervenu, prudemment et sans grand enthousiasme, dans la circulation des biens lorsque ceux-ci étaient un enjeu assurant des sûretés réelles susceptibles d'être saisies. Les aristocraties ont eu le souci d'accumuler ou de maintenir des patrimoines car ceux-ci étaient le gage de leur position sociale et économique, tant locale qu'au sommet de l'État. Jean-Pierre VALLAT

Ian HAYNES, *Blood of the Provinces. The Roman Auxilia and the Making of Provincial Society from Augustus to the Severans*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XVIII-430 p., 49 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965534-2.

Le monde des troupes auxiliaires constitue un ensemble fascinant dans l'Empire romain. Ces milliers d'hommes qui ont été recrutés dans les provinces pour servir dans l'armée romaine en appui aux légions et qui ont été dispersés – ou non – aux quatre coins des frontières ont représenté une force importante dans la conception de la défense et un moteur d'unification des modes de vie au-delà des ethnicités d'origine. Aussi l'ouvrage qui vient de paraître semblait par son sous-titre développer cette dernière option, la part prise et le rôle joué par les soldats auxiliaires dans la vie provinciale. En réalité cet aspect est réduit au rôle des vétérans alors que la participation évidente des soldats en poste dans le concret quotidien des régions de garnison est rarement évoquée. Autre élément du titre qui surprend un peu : *Blood of the Provinces*, j'aurais ajouté « but Blood for the Provinces ». Ce que défendent les troupes sur les différents *limites*, ce sont les provinces elles-mêmes, et ces troupes sont composées de soldats venant de partout, dirigées par des officiers venant de partout : sous le Principat progressivement, dans le cadre du processus d'intégration y compris des élites dans les noblesses d'Empire, ce ne sont plus des « étrangers » qui